

GRÉVIN Benoît,
Le Parchemin des cieux.
Essai sur le Moyen Âge du langage.

Paris, Seuil (L'Univers historique), 2012, 414 p.
 ISBN : 978-2020878944

J'aborde la rédaction de ce compte rendu avec crainte et tremblement. Je ne suis que philosophe, et, quoique frotté de quelques langues, nullement linguiste de formation et encore moins historien. Or, les connaissances linguistiques de l'auteur, qui, lui, est un vrai historien, sont exceptionnelles, pour ne pas dire écrasantes. Elles augurent chez ce savant encore très jeune d'un grand avenir.

Un premier chapitre présente un panorama des langues médiévales selon la géographie, mais aussi les milieux sociaux, voire les sexes qui en utilisent les différents niveaux. Il propose une intéressante répartition en époques : entre Antiquité tardive et haut Moyen Âge (400-circa 800), Moyen Âge central (circa 800-circa 1100), Moyen Âge « classique » (1100-1300) et « automne » (J. Huizinga) du Moyen Âge (1300-1500). Le deuxième chapitre regroupe les théories du langage, de l'origine de leur diversité, et les efforts pour décrire les langues, voire les soumettre à une norme grammaticale. Le troisième étudie la façon dont les langues étaient apprises, la plupart du temps à partir d'un texte sacré, mises en vers et mémorisées dans leurs chefs d'œuvres. Le quatrième s'attache à la création littéraire et à la formation de terminologies nouvelles, en particulier dans les traductions. Le cinquième et dernier chapitre porte sur les transferts culturels rendus possibles par celles-ci.

On reste un peu étourdi par le tourbillon de noms propres, dont ceux de langues, de toponymes, de dates, d'événements. Le style, extrêmement riche, est chargé de métaphores parfois filées avec insistance (comme celle de l'araignée, p. 273), mais pas toujours claires. Chaque chapitre est heureusement prolongé par une conclusion synthétique qui renoue certains fils laissés flottants.

Un glossaire des termes techniques, marqués dans le texte par un astérisque, aide à l'orientation (p. 381-394)⁽¹⁾. L'ouvrage se termine sur un index des langues et des notions linguistiques et littéraires (p. 395-407). On regrette l'absence d'un index des noms de personnes et des toponymes. Quand les éditeurs comprendront-ils que, même s'il allonge les livres, il en constitue une clef indispensable ?

Le titre énigmatique est emprunté à une histoire racontée par Gilles de Rome (p. 19, 148, 262). Je comprends le sous-titre comme un *double entendre* : il

(1) La notion de *code switching* (102) y manque.

ne s'agit pas seulement de traiter du destin des langues pendant la période historique communément appelée Moyen Âge, et que l'A. situe entre les VI^e et XV^e siècles (p. 8), mais de saisir celles-ci dans leur âge moyen (p. 314), entre les langues référentielles que sont le latin et l'arabe sous leurs formes classiques, et la fixation des langues modernes comme celles de l'Etat-nation naissant (p. 278). L'A., en historien scrupuleux, a raison de se méfier de toute télogie (p. 186), mais laisse deviner une perspective historiographique qui interprète la Modernité comme rationalisation (p. 141) ou désenchantement (p. 262).

Nous sommes en tout cas avant la grammaire castillane d'Antonio de Nebrija, à la date si symbolique de 1492, avant les jeux de Shakespeare sur les baragouins français des Anglais et anglais des Français, avant l'hésitation de Montaigne entre français et gascon, avant la crainte « puriste » des langues nationales de se laisser contaminer⁽²⁾. C'est l'âge où les œuvres voyagent, traduites ou adaptées, d'un bout à l'autre du continent euro-asiatique, telle la *Consolation de la philosophie* ou, plus encore, le *Barlaam et Joasaph*.

La méthode est comparative, et l'A. en dit les bienfaits, avant tout éviter le simplisme de découpages historiques trop rigides (p. 208, 228). Le but de la comparaison est de dépasser la question des emprunts pour dégager des logiques structurelles communes aux civilisations (p. 315).

L'axe de ce livre foisonnant est une comparaison entre Chrétienté et Islam, les deux sous leur forme médiévale. Le monde byzantin, avec l'interaction du grec en ses divers niveaux et des langues slaves, est volontairement laissé de côté. L'A. mentionne certaines différences fondamentales⁽³⁾, dont celle entre la langue unique du Coran et les trois langues de la Croix, reflet du gouffre qui sépare le *tawhīd* de la Trinité (p. 125-126). De la sorte, la Bible a stimulé l'étude du grec et de l'hébreu dans le monde latin (p. 336). De même, l'A. insiste sur ce qui sépare l'homogénéité stylistique du Coran et l'anarchie de la Bible, avec ses multiples genres littéraires (p. 250). À ce propos, fallait-il reprendre sans distance l'histoire traditionnelle de la mise par écrit du Coran ? (p. 209). Et je ne me souviens pas (encore cette absence d'index !) d'avoir lu, là où il est question de l'inimitabilité (í'gāz) du Coran, une mention des diverses tentatives, réelles ou légendaires, de contre-Corans (*mu'āradāt al-Qurān*).

(2) Shakespeare, *Henry V*, III, 4, etc.; Henri Estienne, *Deux dialogues du nouveau langage français italianisé et autrement déguisé entre les courtisans de ce temps* (1579).

(3) Je n'ai pas compris sur quoi porte la « différence fondamentale » mentionnée p. 73.

J'aurais pour ma part fait porter l'accent sur la différence entre une langue censée être celle de Dieu lui-même, l'arabe et d'autre part le latin, qui, tout valorisé qu'il soit, n'est tout au plus que la langue d'une traduction de la Bible et d'un État qui a commencé par être persécuteur. Machiavel soulignait l'importance du fait que le christianisme n'a pas apporté de nouvelle langue, mais a dû emprunter les langues classiques pour faire passer son message, permettant ainsi la survie du paganisme dont il aurait voulu abolir la mémoire⁽⁴⁾. L'islam, lui, a apporté une langue que, bien entendu, il n'a pas inventée de toutes pièces, mais dont la conquête arabe a assuré le succès. Sur le prestige énorme de l'arabe, l'A. aurait pu citer al-Bīrūnī, qui disait préférer être insulté en arabe que loué en persan, cette dernière langue n'étant bonne que pour raconter, à la veillée, les histoires des rois de l'ancienne Perse – allusion méchante à son contemporain Firdawṣī⁽⁵⁾. Bien sûr, l'arabe n'a pas pu empêcher l'essor, notamment, du persan et du turc, mais sa version « officielle » n'a-t-elle pas pesé sur les dialectes locaux, leur interdisant l'accès à l'écriture ?

L'A. s'élève contre le relativisme linguistique, qui voudrait que les langues enferment leurs locuteurs dans un système déterminé de représentations. Il fait remarquer que les mêmes logiques jouent dans les deux domaines culturels sur lesquels il a choisi de concentrer son enquête. Et les mêmes dialectiques : un langage vernaculaire comme les langues romanes ou concurrent comme le persan ne peut gagner la partie qu'en se surchargeant d'emprunts à la langue référentielle sur laquelle les autres voulaient prendre leur indépendance ou leur revanche (p. 375). Il serait intéressant de rapprocher de la façon dont, bien plus tard, Josef Jungmann dut puiser dans le slavon pour bouter hors du tchèque les termes allemands qui y pullulaient.

L'A. souligne l'étrange cécité des médiévaux devant la parenté, qui nous paraît une évidence, entre langues romanes ou entre langues sémitiques (p. 129). Un exemple célèbre aurait pu être allégué : le Coran fait dire aux Juifs : *samīnā wa-’aṣaynā* « Nous avons écouté et nous avons <pourtant> désobéi » (Coran, II, 93; IV, 46). Le *’aṣaynā* est une déformation du *’aṣinū* de Deutéronome, 5, 27 : « nous avons entendu et nous ferons ». Un auteur du Coran a supposé qu'une même racine, *’SY*, devait avoir le même sens dans un verbe hébreïque que dans un verbe arabe.

On rectifiera quelques menues erreurs orthographiques : Luca *Parioli pour Pacioli (p. 156 n. 2) ;

(4) Machiavelli, *Discorsi sopra la prima Deca di Tito Livio*, II, 5, in: *Tutte le opere*, éd. A. Capata, Rome, Newton, 2011, p. 153.

(5) Abū Rayhān al-Bīrūnī, *Introduction au Kitāb al-Ṣaydāna fi-l-Tibb*, éd. A. Zaryab, Téhéran, Iran University Press, 1991, §5, p. 14.

*megalopsychès pour *megalopsychos* (p. 310), *résoud pour résout (p. 291) ; ou factuelles : le titre du *Kuzari* de Jehuda Halevi n'est pas *Apologie de la religion « révélée »* (p. 138), mais « méprisée » (*dalil*) ; la titulature de la Croix est-elle « Jésus roi des Nazaréens » ? (p. 154 n. 4) ; Serge de Reshaina (m. 536) est antérieur de trois siècles et demi à Hunayn (m. 873), non de deux (p. 308).

Sur quelques points, j'aurais aimé en savoir encore plus : le grec n'était pas absent de la cour califale (p. 318) ; certes, mais qui, s'il ne le tenait pas d'une mère, l'apprenait ? L'A. parle du « mythe de l'école de Tolède » (p. 320). Jusqu'où fait-il porter son doute ? Le terme « école » est certes trompeur, car la traduction n'a pas été l'objet d'un enseignement. Mais les fameuses traductions à quatre mains, étudiées par Mlle d'Alverny, sont-elles légendaires ? Al-Bīrūnī est-il un exemple entre plusieurs, ou une étoile filante ? Qui sont les « certains savants » (au pluriel) musulmans (p. 338-339) qui, avant le syncrétiste Šāh Akbar (1542-1605), se seraient intéressés au sanskrit ? J'ai lu je ne sais plus où que Maître Eckhart aurait prêché en allemand, et, comme avantage collatéral, dû inventer un vocabulaire qui est resté celui de l'allemand philosophique (*Begriff, Gegenstand, Wesen*, etc.) à cause de son public : les veuves de croisés entrées dans les ordres ne comprenaient pas le latin, mais avaient un niveau de culture qui leur faisait goûter des sermons plus savants que le commun des religieuses, et qui leur permettait de les prendre en sténographie. L'hypothèse est-elle plausible ?

Sur le juif Shmuel b. Nissim Abū l-Faraj, baptisé Guglielmo Raimondo Moncada, alias Flavius Mithridate, auquel l'A. consacre un épilogue à sa cinquième partie (p. 355-366, en fait surtout p. 363-366), celui-ci aurait pu tirer parti du livre récemment traduit de Chaïm Wirszubski, qui jette une lumière crue sur ce personnage douteux, ses méthodes et ses mœurs⁽⁶⁾. Sur les traductions de l'arabe à l'hébreu, signalons l'ouvrage minutieux de Carlos Fraenkel (McGill) dont on espère qu'il connaîtra quelque jour une version française⁽⁷⁾.

En résumé, voici un livre d'un immense savoir. L'A. utilise la littérature secondaire la plus à la pointe en une demi-douzaine de langues. On apprend mille faits peu connus et révélateurs, mille rapprochements éclairants. Le seul défaut, sur lequel l'A. encore très jeune devrait travailler, est la clarté de l'expression.

Rémi Brague
Membre de l'Institut

(6) Chaïm Wirszubski, *Pic de la Mirandole et la cabale*, tr. J.-M. Mandosio, Paris, L'Éclat, 2007.

(7) Carlos Fraenkel, *From Maimonides to Samuel ibn Tibbon. The Transformation of the *Dalālat al-Ḥā’irīn* into the *Moreh ha-Nevukhim** [hébreu], Jérusalem, Magnes Press, 2007.